

peut-être ✨

NADIA



peut-être
NADIA

D'après une idée originale de : **Anne-Sophie Mercier.**

Conception : **Anne-Sophie Mercier et Pascal Reverte.**

Écriture et mise en scène : **Pascal Reverte.**

Avec : **Olivier Broche, Aude Léger, Nicolas Martel, Elizabeth Mazev et Vincent Reverte.**

Scénographie : **Jane Joyet.**

Création lumières : **Léandre Garcia Lamolla.**

Création musicale et sonore : **Antoine Sahler.**

Production : **Le tour du Cadran.**

Coproductions : **Ki m'aime me suive ; Théâtre du Beauvaisis / Scène nationale de l'Oise ; La Manekine / Scène intermédiaire des Hauts-de-France ; Le Palace / Montataire ; Espace Bernard-Marie Koltès – Metz.**

Le tour du Cadran est en résidence d'implantation à La Manekine, scène intermédiaire des Hauts-de-France, **Communauté de communes des Pays d'Oise et d'Halatte**, Pont Sainte Maxence, avec le soutien du **Département de l'Oise** et de la **Région Hauts-de-France**. Une demande d'aide à la création est en cours d'instruction auprès de la **DRAC Hauts-de-France**.



« J'ai tellement rêvé d'être Nadia Comaneci. Par où commencer ? Toutes les vies ne commencent pas à la naissance. Certaines commencent aux Jeux Olympiques. À Montréal. Où pour la première fois une gymnaste obtient la note parfaite : dix. Voilà. Que dire d'autre ? Un jour, je vais vieillir. Il restera quelques vidéos, des photographies. Les souvenirs ne sont pas des preuves fiables de notre passé. Il restera le corps de l'enfant que je fus dans mon corps vieilli. Il restera les doutes et les questions. Les sensations, les odeurs, les visages. Peut-être. Les voix aussi. Il restera les fragments désordonnés de mémoire. Par bouffées. Une musique aussi. Il restera les ombres d'un passé qui ne m'appartiendra plus. Peut-être. On passe la moitié de notre vie à parler et l'autre à expliquer ce que l'on a voulu dire. Il n'y a jamais de repos. Recommence. Recommence. En américain. En roumain. Recommence. »

peut-être
NADIA

Une Femme.

Une première rencontre : le corps légendaire de Nadia Comaneci.

En 2017, je rencontre Anne-Sophie Mercier. Journaliste au *Canard Enchaîné*, elle est l'auteur de plusieurs livres politiques et souhaite porter au théâtre la vie de la gymnaste roumaine Nadia Comaneci, la première de l'histoire à obtenir la note de « dix » lors des Jeux Olympiques de Montréal en 1976.

Au-delà de son incroyable geste sportif, ce corps d'une enfant de quatorze ans stupéfie le monde par sa grâce qui semble défier les lois les plus élémentaires de la gravitation, tout en triomphant de l'informatique supposée infaillible, contrairement au corps humain.

Cette petite fille propose pourtant un mouvement parfait aux barres asymétriques et détraque les ordinateurs de notation qui n'avaient pas prévu la perfection et imaginaient une note maximale de neuf quatre vingt-dix neuf. C'est donc « un point zéro » qui s'affiche d'abord au lieu du « dix » que les juges lui accordent.

Ses exploits sont d'autant plus retentissants qu'ils sont diffusés à la télévision en Mondovision, à une époque où l'on s'en émerveille encore, en étant persuadé que la mondialisation sera heureuse et la fin de l'Histoire dorée.

Cet épisode ne confère pas seulement à Nadia Comaneci un statut de star mondiale, elle devient instantanément une légende contemporaine qui dépasse le cadre de l'actualité ou de l'Histoire pour demeurer encore aujourd'hui un repère collectif à l'échelle planétaire, au même titre que le premier pas sur la Lune ou l'écroulement des tours jumelles du World Trade Center.

Détectée à six ans, soumise à un entraînement et à une discipline hors-normes, championne olympique huit ans plus tard à Montréal et encore quatre ans après à Moscou, elle fuit la Roumanie en 1989 quelque temps après la chute du mur de Berlin et le déclenchement de la révolution pendant laquelle le couple Ceausescu, à l'origine d'une des dictatures les plus cruelles du bloc de l'Est, sera destitué et fusillé.

Plus qu'une sportive, elle endossa en Roumanie la panoplie de l'enfant modèle du communisme, avant de revêtir aux USA le costume de la femme convertie au libéralisme. Elle n'a désormais plus qu'une chose à faire : jouer à être Nadia Comaneci de conférences en séminaires, de camps d'entraînement qu'elle anime, en commémorations qui lui sont consacrées.

L'origine du projet : le corps de Nadia Comaneci existe-t-il encore ?

Cette laconique notice biographique ne suffit bien entendu pas à construire le récit d'une vie. De surcroît, qu'il s'agisse de Nadia Comaneci ou d'un anonyme, un récit de soi est la rencontre tangente et mouvante de la légitime dissimulation d'éléments intimes, de la partialité de la mémoire, de la fragmentation du souvenir, de la difficulté à suivre une chronologie. Chaque souvenir est une réécriture du passé au présent, une recomposition du réel.

C'est un processus de réminiscence que chacun expérimente en tentant de raconter ne serait-ce qu'un de ses souvenirs de la veille. Il est d'autant plus parcellaire quand il s'applique à quelqu'un dont le récit se trouve à un point de rencontre entre l'histoire collective et intime. Quelqu'un qui est devenue une source de fantasme, de projection, d'identification, qui habite ce que l'on nomme un imaginaire collectif.

Elle a vieilli, évidemment, depuis Montréal. Et pourtant sa propre légende la représente éternellement en « petite fée », à quatorze ans en 1976. Son corps réel depuis n'existe plus. Il lui a été confisqué.

Les premières pistes d'écriture : le commerce des corps et des sentiments.

Le projet initial d'Anne-Sophie Mercier était d'adapter un roman sur Nadia Comaneci. Je lui ai proposé de suivre une piste plus personnelle. De nous interroger sur les résonances intimes, politiques, sociales que ce sujet déclenche en nous et de nous atteler à un travail d'écriture originale. Que je plaçais de mon côté en écho à l'écriture que je commençais de *La Théorie de l'Enchantement*, premier volet d'un cycle mené avec Vincent Reverte sur le Commerce du monde.

Ces deux spectacles, certes indépendants, se font toutefois écho et entrent en résonance. Ils croisent ainsi les équipes artistiques et techniques des deux productions, dialoguent formellement entre eux, et affirment, dans des registres différents, un processus d'écriture et de création au long cours qui invente un commerce des corps et des sentiments à travers la vente et l'amitié pour le premier, le sport et la politique pour le second.

La Théorie de l'enchantement est une comédie sur le marketing dont les codes viennent contaminer jusqu'à la narration (écriture morcelée, rythme rapide, travail sur l'archétype publicitaire, utilisation de jingles, etc.) et conduit, une fois ces artifices dissipés, au chaos d'une relation amicale. Celle nouée entre deux amis d'enfance ayant fait du théâtre ensemble, l'un

ayant arrêté pour vendre des cuisines de la marque Perfect. Une cuisine, le lieu unique de leurs échanges et des différentes temporalités où, sans chronologie, se reconstitue leur histoire, un récit fantasmé autobiographique.

La source principale d'inspiration du *Peut-être Nadia* est aussi une autobiographie. Celle de Nadia Comaneci, *Lettre à une jeune gymnaste* présentée comme le récit véridique de son parcours. Il ne s'agit absolument pas d'adapter ce livre. Il semble tellement correspondre aux standards de l'autobiographie à l'américaine qu'il apparaît totalement aseptisé et ne constitue pas une matière intéressante pour la scène. En revanche, ce qui est évoqué en creux ou grossièrement dissimulé est passionnant pour tenter d'approcher et de créer une légende contemporaine.

Peut-être Nadia sera un oratorio qui abolira le temps et commencera où s'arrête *La Théorie de l'Enchantement*. Dans le chaos. Le chaos intime d'un corps qui, après avoir été le parangon de la perfection, est écrasé par le mythe qu'il devient.

Comaneci était l'outil parfait du communisme roumain avant de devenir le symbole parfait de la victoire du capitalisme qui n'eût plus d'adversaire après la chute du mur de Berlin et de l'URSS.

Comment le corps réel de Nadia Comaneci peut continuer à exister face à son corps légendaire ? Celui qui, après la réalité de son geste sportif parfait, a été façonné par ce qu'on voulu en raconter la dictature roumaine, le marketing américain et Comaneci, elle même, soucieuse que le réel n'altère pas sa légende.

Notre hypothèse d'une *peut-être* Nadia, loin des canons d'un biopic, s'invente dans les zones d'ombre du récit de la « vraie » Comaneci. Dans le décodage subjectif de son storytelling qui nie toute âpreté, tout enjeu social, politique, historique.

Son autobiographie propose, en effet, la réalité d'une vie qui semble ne pas pouvoir exister en l'état. *Peut-être Nadia* pour reconstituer une légende où l'on ne distingue plus la vérité de la fiction, la réalité du songe.

peut-être
NADIA

« Il y a cette musique américaine que j'ai honte d'aimer. Je suis aux barres asymétriques, il y a les guitares plaintives de cette musique américaine et je tombe. Je n'en finis pas de tomber. Je tombe et ce n'est pas une chute habituelle. Elle est tellement longue cette chute. Je mets un temps fou à toucher le sol. Elles sont tellement longues cette chute et cette musique, qu'en me relevant je suis presque certaine que c'est un rêve. Que ça ne compte pas. Je ne me réveille pas. Je suis vraiment tombée ? Il y a vraiment cette musique ? Mais je suis presque certaine que c'est un rêve. Tout est maintenant beaucoup trop vrai pour être la réalité. Alors pourquoi je ne me réveille pas ? Tout le monde sait que je suis endormie mais le public, les journalistes, Béla, les Ceausescu, eux, ne sont pas en train de rêver. Ils sont là dans ce grand gymnase vide. Ils me regardent. Et ils m'ont vu vraiment tomber. Entendent-ils la musique ? Personne n'est en colère. Ils sont très déçus. Mes parents pleurent. Je leur dis " Ne pleurez pas, je suis tombée, c'est vrai, mais c'est un rêve. Laissez-moi me réveiller et vous verrez ce n'est qu'un rêve, papa, maman, ne pleurez pas, c'est un rêve. " »

Une Femme.

Le corps poétique du dérèglement politique.

Comaneci ne peut-elle pas forcément tout rater après avoir réussi à incarner la perfection à Montréal ? Comment continuer à vivre normalement quand, au commencement de sa vie, on en devient le symbole ? Avec la double contrainte écrasante de la dictature et du sport de haut niveau, elle connaît, après ses premiers Jeux Olympiques, des troubles alimentaires, ce qui pourrait être une tentative de suicide, une vie amoureuse épiée voire contrainte, la fréquentation toxique de la famille Ceausescu, la fuite, le déracinement.

Son chaos intime est encore amplifié par le chaos de l'Histoire qui fait traverser à cette petite fille, puis à cette jeune femme, le bloc de l'Est, la chute du mur de Berlin, une révolution, l'exil, la disparition de l'URSS, la mutation du communisme, le triomphe du libéralisme.

Le postulat poétique du projet est d'imaginer que cette *peut-être* Nadia est précisément à l'origine de tous les dérèglements de la fin du Vingtième siècle dont les soubresauts agitent encore le suivant.

En abolissant la gravitation, en contredisant les lois élémentaires de la physique, en proposant un mouvement aux barres asymétriques qui l'affranchit de sa condition humaine, elle bouleverse l'apesanteur et l'équilibre politique du monde. Nadia ne tombe pas et le mur de Berlin va s'écrouler. C'est bien plus que du sport.

Le corps de Nadia est politique, il raconte la fin d'un siècle où l'on a cru que le corps des femmes se libérerait, où l'on n'aurait jamais cru que le bloc de l'Est puisse se libérer, où l'on n'a pas voulu voir à quel point le libéralisme s'était libéré.

Les fantômes ont-ils un corps ?

On retrouve cinq protagonistes au plateau. Ils sont des voix qui traversent des corps. Ils échappent à la reconstitution, à la composition, sont débarrassés des contraintes du temps. Ils sont au présent le rôle que le récit leur impose avec le ludisme d'enfants jouant aux cow-boys et aux indiens.

Une Femme, peut-être Nadia, est la plus âgée et demeure pourtant cette petite gymnaste, parangon de la perfection, désormais enfermée dans son corps de femme mûre. Elle n'a d'autres choix que de se plonger dans le passé avec son apparence présente. Elle a vieilli mais celles et ceux qui peuplent sa mémoire demeurent, eux, identiques à ce qu'ils sont dans son souvenir.

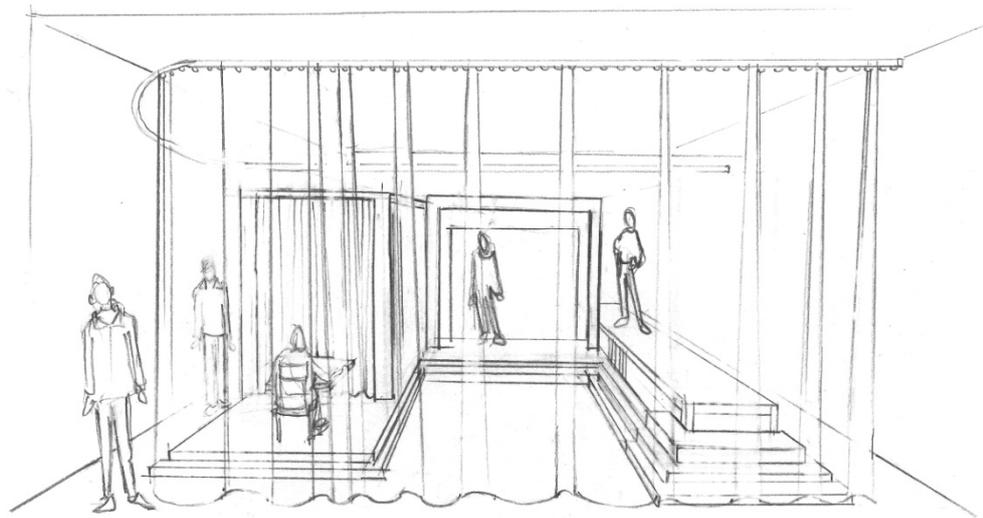
Il y a les vivants et les morts réunis dans le présent suspendu de la réminiscence. Les corps ont tous les âges et deviennent les figures intimes

(les parents de Nadia, son frère, son entraîneur, etc.) ou historiques (la famille Ceausescu, Nixon, Mao, Mitterrand, Thatcher, etc.).

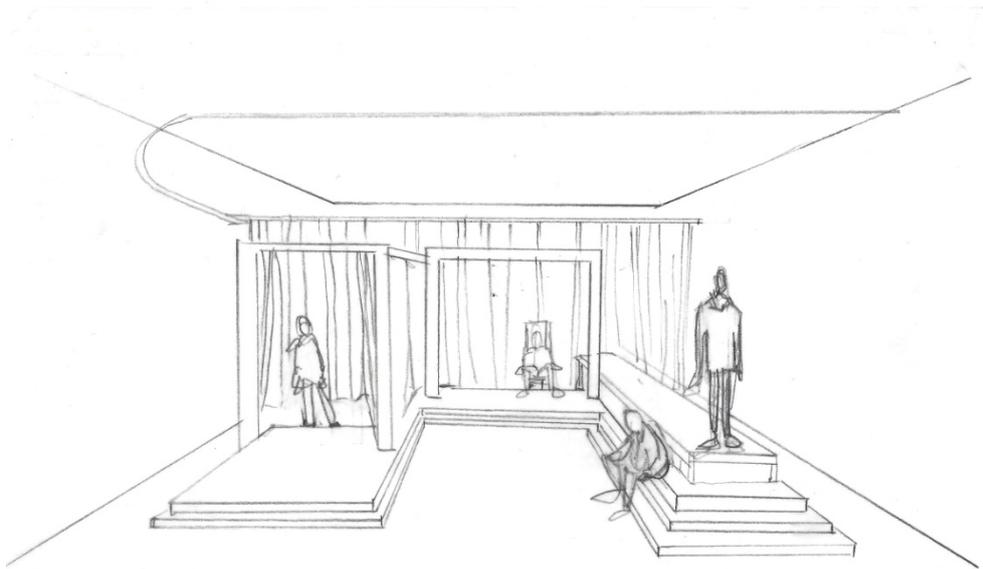
Dans une alternance de dialogues, de monologues, d'éléments de fiction ou documentaires, dans des registres de jeu contrastés, ces cinq corps s'affranchissent de la chronologie (on ne se souvient jamais dans l'ordre) et de la biographie pour tenter de reconstituer, entre songes et souvenirs, la famille qu'ils paraissent être, les victoires, les entraînements, les compétitions, la fuite aux USA, la Roumanie d'avant et d'après la révolution, la vie en Amérique, la chute du mur de Berlin...

Le réel est abrogé dans ce songe ou plus sûrement cette fantasmagorie, étymologiquement « l'art de faire parler les fantômes en public. »

Où prendre corps ? Vers un oratorio de la mémoire.



DISPOSITIF AVEC TULLE AU PREMIER PLAN. (projections vidéo) J. 1. 10. 2019.



TULLE A L'ARRIERE PLAN. (projection vidéo) découverte musée lointain. J. 1. 10. 2019.

Comme autant de degrés de réalités, le récit se déploie dans l'espace mental des mémoires des cinq protagonistes dont, parfois, les voix nues ou enregistrées se croisent et se confondent.

Émerge un monde autonome dont les seuls éléments qui semblent faux sont les voix des archives audio et la projection unique et répétitive des vingt secondes du mouvement de Nadia aux barres asymétriques à Montréal qui lui ont permis d'avoir dix.

Ce dérèglement, cette inversion du réel se prolonge avec la chanson *Hotel California* du groupe Eagles, dévoilée elle aussi au monde en 1976. On imagine que Comaneci a pu l'entendre aux JO lors de sa première confrontation avec l'occident et que depuis, ce tube planétaire lui est devenu tellement intime, qu'il accompagne chacun des épisodes de sa vie.

Il vampirise l'univers sonore et l'imaginaire des protagonistes, suspend le temps et l'espace, dans un processus sensible courant. Celui d'une musique qui nous ramène instantanément aux souvenirs, aux émotions qu'elle fait resurgir.

Avec son apparence rassurante d'une ballade planante, *Hotel California* évoque un cauchemar, celui de l'enfermement et de la perte de l'innocence que les variations et les différentes versions créées pour le projet renforcent encore.

Car avec une violence folle, on n'a finalement jamais pardonné à cette enfant de quatorze ans, représentation iconique de la perfection, de devenir une femme d'abord et de vieillir ensuite. Depuis son « dix » à Montréal aux barres asymétriques elle est cloîtrée dans l'imaginaire collectif, dans sa propre mémoire.

L'espace de jeu permettra aux protagonistes de naviguer dans ce monde perdu de l'enfance (sa chambre de petite fille ? Le salon familial ?) qui s'est échoué au milieu d'un gymnase décati. C'est un labyrinthe mémoriel où se côtoient les époques, les plans et les strates historiques. Où les cinq corps apparaissent, disparaissent, se perdent, se regardent, s'écoutent. Où ils (re)jouent sans cesse un oratorio de la mémoire, la vie d'une Nadia Comaneci devenue étrangère à elle-même.

Comme le genre musical dont il s'inspire, cet oratorio est successivement narratif et dramatique, permet l'alternance de scènes et de récitatifs alors que les rôles ne sont pas toujours individualisés. L'espace du récit doit permettre à ces différentes strates narratives de cohabiter au sein de plusieurs temporalités. La fantasmagorie se déroule et prend corps dans une citation du réel où, tel un songe, on croit y reconnaître un univers familier au milieu d'éléments à l'inquiétante incongruité.

A la périphérie de la scénographie, on imagine ainsi un cabinet des curiosités où s'entreposent les objets du souvenir (photographie des Ceausescu, médailles accumulées, télévisions, téléphones, poupées de l'enfance, etc.). Ils sont autant d'éléments parcellaires qui viennent encombrer ou révéler dans l'espace de jeu, une mémoire incomplète. Les cinq protagonistes s'en emparent, s'y attachent pour se souvenir et raconter :

« *Un Homme* : Il faut se méfier des légendes familiales construites à coup de souvenirs approximatifs, de récits contradictoires et de photographies trompeuses. Il faut se méfier des légendes. C'est le point commun entre le capitalisme, le communisme et les familles.

Une Femme : Lequel ?

Un Homme : Les légendes. Faire d'une histoire, le réel. Peu importe si c'est vrai ou faux tant que l'on raconte ce qui est plaisant à raconter ou que l'on veut te faire entendre. »

Pascal Reverte



peut-être
NADIA

« Bonjour Vladimir (ne quittez pas Margaret, je dis ne quittez pas), oui, Vladimir, il est normal que les peuples de l'Est entendent d'abord avec appétit le terme de libéralisme qui contient l'idée d'une liberté dont ils ont été si longtemps privés. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser au milieu d'un petit tas de pierres tombées d'un mur, une armée néolibérale de petits soldats qui ne veulent plus entendre parler d'état. Cet état qui leur a tout pris depuis des générations. Jusqu'à la mémoire de leurs morts. Ils préfèrent désormais être seuls avec leurs fantômes. Mais libres. Ce qui est légitime, Vladimir, je vous l'accorde. Est-ce moins dangereux quand on ne distingue plus le mirage de la réalité ? Je vous pose la question Vladimir. Non, je vous assure Vladimir que je n'ai pas la réponse. Mais ceux qui ont dû croire à tant de mirages pendant le communisme, finissent par penser qu'un mirage est la réalité. D'autant que ce qui succède au communisme est forcément la réalité puisqu'ils ont découvert à la chute du mur que l'Est n'avait été qu'un long mirage. Les murs tombent, on veut croire que tout recommence (c'est humain, Vladimir), alors que ça continue. Peu de personnes étaient capables de déceler un nouveau mirage venu de l'Ouest, bien caché derrière ce qui leur semblait être la liberté. Ils avaient patienté une cinquantaine d'années derrière un rideau de fer, ils pouvaient encore attendre un peu en regardant, affamés, des publicités qui leur promettaient un monde d'abondance qui serait bientôt le leur. Dans tous les régimes, dans toutes les religions c'est toujours les lendemains qui chantent. Ne quittez pas Vladimir, je dois dire quelque chose à Margaret. Margaret. Ne quittez pas Vladimir. Margaret. Non Margaret, je parle à Vladimir. Oui, c'est toujours moi Margaret. Regardez votre télévision. Non, là, c'est à vous que je parle Margaret. Ne quittez pas Vladimir. La télévision Margaret. C'est Nadia qui monte sur le podium olympique après avoir déréglé les principes élémentaires de la gravitation. Mais, oui Margaret, c'est vous qui avez gagné. Vous êtes avec vos amis les vainqueurs incontestés et souterrains de ce dérèglement. Les marchés à l'Est sont inespérés, Margaret, inespérés pour mettre en œuvre vos programmes de destruction massive des collectifs, là où le collectivisme a échoué. Le rêve pour imposer l'utopie d'un marché pur et parfait comme est pure et parfaite cette Nadia qui vient d'avoir dix aux barres asymétriques. »

Un Homme.

ANNE-SOPHIE MERCIER, co-conceptrice.



Diplômée d'HEC et de l'Institut d'études politiques de Paris, elle débute dans la presse au *Nouvel Économiste*, avant de rejoindre l'équipe de *L'Événement du jeudi*, où elle est grand reporter au service politique. En 1997, elle devient chef adjoint du service politique du *Parisien*, qu'elle quitte en 1999 pour lancer, avec une trentaine d'autres journalistes, I-télévision, la chaîne d'informations du groupe Canal+. En 2003, elle quitte I-télé pour Arte. De 2006 à juin 2010, elle collabore à *Charlie Hebdo*, où elle écrit chroniques, portraits et reportages, principalement sur des sujets de politique intérieure française. Elle est, jusqu'en décembre 2006, journaliste pour Arte, où elle coprésente l'émission *Le Forum des Européens*.

Anne-Sophie Mercier participe chaque semaine à *On refait le monde* sur RTL, émission de débats essentiellement politiques, et tient une chronique politique les lundis et mercredis dans l'émission de Canal Plus *L'édition spéciale* lors de la saison 2007-2008.

Depuis son départ de Charlie Hebdo, elle travaille pour les pages politiques des *Inrockuptibles* et du *Monde Magazine*. Elle intègre le service politique du Monde en septembre 2011. Elle collabore depuis au *Canard enchaîné*, où elle tient en particulier la rubrique « Prises de becs », consacrée à une personnalité du moment dont l'activité prête à polémique.

En 1997, elle publie *700 jours de Lionel Jospin*, et, en 2005, *La Vérité sur Dieudonné* et développe ses projets d'écriture dramatique.

PASCAL REVERTE, co-concepteur, auteur, metteur en scène.



Metteur en scène, auteur et comédien, il dirige La Manekine, scène intermédiaire des Hauts de France (60) où il développe un projet artistique qui place la création au cœur de la vie du lieu. Après avoir travaillé, en tant qu'acteur ou collaborateur artistique, notamment au Théâtre de Beauvais, au Théâtre des Deux Rives à Rouen, au CDN de Vire, au Théâtre Montparnasse, au TPR de La Chaux-de-fonds, au Théâtre du Passage à Neufchâtel, trois années consécutives à la MC93 de Bobigny et près d'une dizaine en Normandie au Théâtre de Saint-Lô, scène conventionnée, il fonde en 2011 avec son frère Vincent, la compagnie Le tour du Cadran. Avec le soutien du Département, de la Région et de la DRAC des Hauts-de-France, il adapte et interprète *Moby Dick, une obsession* d'après Melville (mes Aude Léger, Oise, Centres culturels français en Algérie, 2012-2013), adapte et met en scène *Le grand voyage* de Jorge Semprun (Théâtre de l'Ouest Parisien, Oise, Saint-Lô, 2013-2015), *La Guerre en tête et mes jambes s'en souviennent* de Vincent Reverte (Oise et Normandie, 2014) puis écrit et interprète *I feel good* (mes Vincent Reverte, Les Déchargeurs, Paris 2016 et 2017, Théâtre des Halles, festival d'Avignon 2017). Depuis 2016, il collabore avec le romancier Daniel Picouly avec lequel il crée une forme pour le jeune public. Depuis 2017, il se consacre à l'écriture et à la mise en scène de deux projets consacrés au Commerce du monde : *La Théorie de l'enchantement* (2018), et donc *Peut-être Nadia* (2020) conçu avec Anne-Sophie Mercier. En 2019, il met en scène l'écrivain Jean Rouaud (Prix Goncourt 1990) dans *Stances* au Théâtre Les Déchargeurs.

ELIZABETH MAZEF, comédienne.



Fille d'émigrés bulgares, Elizabeth Mazef commence sa carrière d'actrice à dix ans dans la première pièce d'Olivier Py, **Deluré l'Artichaut**, les tribulations d'un apprenti pâtissier maladroit mais malin. Leur collaboration se poursuivra au collège et au lycée à Cannes puis plus tard à Paris pendant plus de trente ans. Elle écrit son premier texte en cinquième, **La rentrée**, un poème en octosyllabes rimé. Après ce début prometteur, elle attendra l'âge de vingt-cinq ans pour écrire son deuxième texte, il fait vingt lignes. Son ami Olivier lui suggère de faire de la première le titre, et des suivantes un paragraphe, elle s'exécute, il la met en scène. Elle joue **Mon père qui fonctionnait par périodes culinaires et autres** cinquante fois et rencontre à l'issue d'une des représentations Jean-Luc Lagarce et François Berreur, qui la publieront aux Solitaires Intempestifs. Deux ans plus tard, elle décide d'écrire son histoire avec Olivier. Ils jouent **Les drôles** plus de cinquante fois. Sept ans après elle écrit **Les Cigales**, et **Mémoire pleine**, créé à Théâtre Ouvert à Paris, dirigée par François Berreur. Sa route croise celle de Valère Novarina, de Marion Aubert, de Sophie Calle, de Gregory Motton et de David Lescot, mais elle aime aussi jouer Claudel dirigé par Jean-Pierre Vincent ou Olivier Py. Elle aime beaucoup les commandes, comme celle d'Alexandra Tobelaim pour son spectacle **Pièces de cuisine**, qui traitent de nourriture; ou Thibault Rossigneux pour ses **Binômes**. Avec Thibault Rossigneux, son voisin, elle écrit un feuilleton théâtral ayant pour lieu unique le réduit-poubelle de leur copropriété. Elle a deux devises d'auteurs. La première : "*L'art naît de contraintes et meurt de liberté.*" C'est beau et c'est vrai. C'est de André Gide. La seconde : "*Il n y a rien de mieux que la vérité. C'est moche mais c'est vrai.*" Et c'est d'elle.

AUDE LEGER, comédienne.



Après des études de Lettres à Paris VII et une formation au Conservatoire du 10^{ème} arrondissement, Aude Léger fonde en 2003 la compagnie Artichaut au sein de laquelle elle joue et participe à la conception de six spectacles dont **Chair de poules**, co-écrit avec Maël Piriou et mis en scène par Jeanne Herry (Festival d'Avignon au Théâtre des Béliers, 2011, Théâtre Jean Vilar de Suresnes, Espace Michel Simon de Noisy-le-Grand, Théâtre de Saint-Lô, La Loge..., 2009-2013). Entre 2006 et 2011, elle travaille avec la chorégraphe Marion Lévy et l'auteur Fabrice Melquiot comme comédienne et collaboratrice artistique pour le spectacle **En somme !** créé au Théâtre national de Chaillot (Paris) puis repris notamment au Théâtre Silvia Monfort (Paris). Depuis 2013 elle travaille avec Vincent et Pascal Reverte et la compagnie Le tour du Cadran comme comédienne et collaboratrice artistique dans **Le grand voyage** de Jorge Semprun (La Manekine, Scène intermédiaire régionale à Pont Sainte-Maxence, Théâtre de l'Ouest Parisien, Théâtre de Saint Lô, Ferme des Jeux de Vaux-le-Pesnil,... 2013-2015) et **I feel good** (mise en scène Vincent Reverte, Les Déchargeurs, Paris 2016 et 2017, Théâtre des Halles, festival d'Avignon 2017). En 2016, elle co-signe avec François Morel la mise en scène du spectacle **La tête de l'emploi**, écrit par Antoine Sahler (Théâtre de l'Atelier, Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul, le Pont des Arts à Cesson Sévigné). Elle travaille également avec le Collectif l'Avantage du doute sur sa dernière création **Le bruit court que nous ne sommes plus en direct** (Les Célestins à Lyon, Théâtre de Rungis, L'Onde à Vélizy, Théâtre de Brétigny et L'Espal au Mans). Au cinéma, elle joue dans plusieurs longs-métrages, **Gabrielle** de Patrice Chéreau (2005), **Selon Charlie** de Nicole Garcia (2005), **Les invités de mon père** de Anne Le Ny (2010), **Elle l'adore** (2014) et **Pupille** (2018) de Jeanne Herry et dans un court-métrage d'Elisabeth Marre et Olivier Pont, **Manon sur le bitume** nommé aux Oscars en 2009 et à la télévision, dans la série **Dix pour cent** (2016).

VINCENT REVERTE, comédien.



Artiste associé, La Manekine, Scène intermédiaire des Hauts-de-France (Communauté de communes des Pays d'Oise et d'Halatte), en charge de la création et de la transmission, Vincent Reverte interprète au théâtre de nombreux rôles notamment dans *Compagnons inconnus...*, d'après les textes de Georges Bernanos, mise en scène de Samir Siad (MC93 Bobigny, 2010), *La Splendeur du Portugal*, d'après Antonio Lobo Antunes, mise en scène de Samir Siad (MC93 Bobigny, 2011), *Moby Dick, une obsession*, adaptation, mise en scène et interprétation de Vincent et Pascal Reverte (La Manekine, Pont Sainte-Maxence, 2012), *La Guerre en tête* dont il est l'auteur, mise en scène de Pascal Reverte (La Manekine, Pont Sainte-Maxence, 2014), *Le grand voyage* de Jorge Semprun, adaptation, mise en scène et interprétation avec Pascal Reverte (La Manekine, Théâtre de l'Ouest Parisien, Théâtre de Saint Lô, ... 2013-2015). Vincent Reverte réalise également le documentaire *D'un pont à l'autre*, commande de la Ville de Pont Sainte Maxence (2011). Il met en scène, en 2016, *I feel good* de Pascal Reverte (La Manekine, Scène intermédiaire des Hauts-de-France, Les Déchargeurs, Paris, 2016 et 2017, Théâtre des Halles, festival d'Avignon 2017 etc). En 2017, il écrit et met en scène *Lotte et le murmure des tableaux*, adaptation de *Vie ? ou Théâtre* de Charlotte Salomon pour l'ensemble vocal Mora Vocis. En 2018, il co-écrit avec Pascal Reverte et Fabrice Hervé *La Théorie de l'enchantement*, première partie d'un triptyque théâtral consacré au commerce, dont il est également l'interprète. En 2019, il met en scène avec Frédérique Keddari-Devisme *A l'infini [du baiser]*.

OLIVIER BROCHE, comédien.



Après des études de Lettres à Paris IV, Olivier Broche suit une formation d'acteur au cours Périmony. Il commence ensuite à travailler pour le théâtre et la télévision. En 1992 il rejoint la compagnie Deschamps avec laquelle il joue notamment dans *Le Défilé*, ou encore *Les Précieuses ridicules*. Il participe aux Deschiens de 1993 à 2000. Pendant cette même période il joue seul en scène *Adrien, les mémoires*, un texte écrit par François Morel. Par ailleurs, il tourne pour le cinéma avec Cédric Klapisch, Coline Serreau, Gérard Oury, Manuel Poirier, Marc-Henri Dufresne, Philippe Le Guay, Blandine Lenoir, Étienne Labroue, Jérôme Bonnell... et pour la télévision avec Thomas Chabrol, Christian de Chalonge, Tonie Marshall, Philomène Esposito, Sam Karmann... Il se produit régulièrement dans des fictions pour France Inter et France Culture réalisées par Jean-Mathieu Zand, Cédric Aussir, Alexandre Plank, Laure Elgoroff... Dans les années 2000, il s'associe à François Magal pour produire des courts métrages dont deux sont présentés en sélection officielle hors compétition au Festival de Cannes *Cindy : The Doll Is Mine* de Bertrand Bonello et *Les Signes* de Eugène Green. Il écrit et réalise également des documentaires pour la télévision comme *Paul Reynaud, un indépendant en politique* et *Le Temps des grands ensembles*. Depuis 2009, il est conseiller artistique pour la salle de cinéma d'Art et d'Essai de la Scène nationale La Comète de Châlons-en-Champagne où il est également depuis 2013 l'un des programmateurs, spécialisé dans les courts métrages et les rétrospectives, du festival international de cinéma, Waronscreen. En 2011, il crée avec François Morel à la mise en scène *Instants critiques*, qu'il interprète aux côtés d'Olivier Saladin et de Lucrece Sassella. Il joue depuis dans *Le Bourgeon* de Feydeau mise en scène par Nathalie Grauwain, *L'Or et la Paille* de Barillet et Gredy mise en scène par Jeanne Herry, *Moi et François Mitterand* de Hervé Le Tellier mis en scène par Benjamin Guillard.

NICOLAS MARTEL, comédien.



Diplômé du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il y rencontre Caroline Marcadé, chorégraphe, et décline sa pratique entre théâtre, danse et chanson. Au théâtre, il travaille avec Jean-Michel Rabeux (**Nous nous aimons tellement, Arlequin poli par l'amour, Barbe bleue, R&J Tragedy**), Natascha Rudolph, Claire Lasnes, Claude Baqué, Catherine Marnas, Daisy Amias, Sylvie Reteuna, Sophie Rousseau, Sophie Lagier, Alexandra Tobelaim, Laurence Hartenstein, Nicolas Kerszenbaum (**Nouveau Héros, Défaite des maîtres et possesseurs, Deux villes fantômes**). Parallèlement, il danse pour Sophie Bocquet, Aude Lachaise, Thomas Guerry, Thomas Lebrun, Caroline Marcadé, Alicia Sanchez. Il fonde début 2000 le groupe « Las Ondas Marteles » pour lequel il enregistre deux disques : Y después de todo et Onda rock , reprises de vieux titres de rockabilly des années 50. Il travaille par la suite avec Arnaud Cathrine, Valérie Leulliot, Florent Marchet, Camille Rocailleux, Gilles Coronado, Cyrus Hordé. Au cinéma, il tourne pour Keja Kramer et Philippe Garel

ANTOINE SAHLER, créateur sonore.



Après des études de piano classique, il s'intéresse au jazz, puis à la chanson française. En 2009, il écrit des chansons avec François Morel, qui donnent naissance au disque et au spectacle **Le Soir des Lions**, dont il assure la direction musicale, créé au théâtre de La Coursive de la Rochelle, puis repris au Théâtre du Rond Point. Toujours avec François Morel, ainsi qu'avec Olivier Saladin, il co-écrit et met en musique la mini-série radiophonique **Toutes nos Pensées** sur France Inter, pendant l'été 2010. En 2012, il crée avec la chanteuse Lucrèce Sassella un spectacle musical, **22h22**, (Scène nationale d'Épernay, La Coursive à La Rochelle, Pépinière Théâtre à Paris). En 2016 il crée un second spectacle de chansons avec François Morel, **La vie, titre provisoire**, actuellement en tournée. Auteur et compositeur, il a écrit pour de nombreuses chanteuses : Juliette, Maurane, Juliette Gréco, Clotilde Courau, Lucrèce Sassella, Joséphine Draï et Sophie Forte notamment. Il a également composé plusieurs musiques pour le théâtre, notamment **Cochons d'Inde** avec Patrick Chesnais et **La fin du Monde est pour Dimanche**, de et avec François Morel. Il a également composé plusieurs musiques de court-métrage. En 2013 et 2016, il sort deux livres disques pour enfants, **La tête de l'emploi**, puis **La colonie des optimistes** chez Actes Sud dont il est l'auteur et le compositeur. Un spectacle est créé en septembre 2015 à partir du livre **La Tête de l'emploi**, au Théâtre Antoine Vitez d'Ivry sur Seine, puis repris au Théâtre de l'Atelier en 2016. Enfin, Antoine crée en 2015 le label de production **Le Furieux**, qui a d'ores et déjà produit les albums d'Armelle Dumoulin (**T'avoir connu** 2016 avec la participation de Yolande Moreau et Bertrand Belin), et Achille (**Iris** en 2017 avec la participation de Nofell). En 2019, il crée avec François Morel **J'ai des doutes** d'après les textes de Raymond Devos.

JANE JOYET, scénographe.



Après l'obtention du Brevet technicien supérieur de Plasticien de l'environnement architectural (Marseille, 1995-1997), une formation à l'École nationale d'Architecture de Marseille-Luminy (Marseille, 1997-1998) et à l'École nationale supérieure des Arts dramatiques de Strasbourg, diplôme de scénographie (Théâtre national de Strasbourg, 1998-2001), Jane Joyet travaille pour de nombreux metteurs en scène tels que Richard Mitou dans *Les Histrions* de Marion Aubert (Théâtre des Treize Vents - Centre dramatique national de Montpellier Languedoc-Roussillon, Théâtre de la Manufacture – Centre dramatique national de Nancy, 2007) mais également dans *Le Cabaret des numéros* de Hanokh Levin (Montpellier, 2012), pour le Collectif Groupe Incognito dans *Le Cabaret des Vanités* (La Comète - Scène nationale de Châlons-en-Champagne, Le Moulin du Roc - Scène nationale de Niort, Théâtre de la Commune - Aubervilliers, 2011), Frédéric Borie dans *Hamlet* d'après William Shakespeare (Théâtre des Treize vents, Montpellier, 2010), Dorian Rossel dans *Soupçon* (Comédie de Genève, 2010), Cécile Auxire-Marmouget dans *La Place du mort* de Lancelot Hamelin (Comédie de Valence, Valence et Théâtre des Célestins, Lyon, 2013), Pascal Reverte dans *Le grand voyage* de Jorge Semprun, adaptation Vincent et Pascal Reverte (La Manekine, Théâtre de l'Ouest parisien, Théâtre de Saint Lô, Ferme des Jeux de Vaux-le-Pesnil,... 2013-2015) et dans *La guerre en tête* de Vincent Reverte (La Manekine, Pont Sainte-Maxence 2014), pour le Collectif F71 dans *Notre corps utopique* d'après Michel Foucault (Théâtre de la Bastille, Paris, 2014), Jeanne Herry dans *L'Or et la paille* de Pierre Barillet et Jean-Pierre Grédy (Théâtre du Rond-Point, Paris, 2014), Vincent Rouche dans *Dessus Dessous* de Hélène Viaux (2015). Elle est à l'origine des créations décors pour Lukas Hemleb pour l'opéra et le théâtre (2001-2007) et des créations scénographies pour les spectacles d'Alice Laloy, Compagnie S'appelle reviens (2001).

LEANDRE GARCIA LAMOLLA, créateur lumières

Léandre Garcia Lamolla est éclairagiste au théâtre depuis le début des années 90. Formé au prisme d'Élancourt et au Lycée Autogéré de Paris où il rencontre la Cie Sentimental Bourreau qu'il accompagnera durant les 10 ans de période collective.

Il travaille depuis le début des années 2000 avec Joachim Latarjet /Cie Oh Oui/membre issu du collectif (théâtre musical et artiste associé au CDN de Sartrouville cette saison). Il a travaillé entre autres avec Ariel Cypel et Gaël Chaillat (théâtre de l'engagement politique), Patrick Franquet (théâtre du reflet, théâtre et handicap), La Revue Éclair/Stéphane Olry, Corine Miret (théâtre documentaire), Cie Lanicolacheur /Xavier Marchand/ (théâtre et poésie), l'association Arsène/Odile Darbelley, Michel Jacquelin/ théâtre et art contemporain, Le collectif F71 (théâtre et philosophie de M. Foucault), Cie Pavé Volubile/ Praline Gay Para/ Conteuse tous publics...

Ces dernières années, il éclaire les projets de la compagnie Svrai Stéphane Schouckroun (théâtre et territoire), compagnie La Controverse Marie Charlotte Biais (marionnettes et engagement).



Le tour du Cadran
4, allée René Blanchon
60700 Pont Sainte Maxence
tourducadran@gmail.com
Pascal Reverte : 06 20 31 13 29